

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND
BURGALAT



Chaque mois nous apprenons la disparition de géants de la musique du XX^{ème} siècle, raison de plus pour chérir ceux qui sont encore parmi nous, les Smokey Robinson, Stevie Wonder et autre Jimmy Webb. Ces derniers jours, nous avons perdu Lalo Schiffrin, le merveilleux Lou Christie, qui a essayé toute sa vie de faire un nouveau chef-d'œuvre après son magistral "Lightnin' Strikes" en 1966, et bien sûr Brian Wilson. Lapsus révélateur, Nostalgie en a profité pour mettre en avant "Kokomo", du Beach Boys 100% sans lui, comme s'ils diffusaient "Abacab" afin de parler de Peter Gabriel ou "Another Brick In The Wall" pour Syd Barrett, c'est le moment de relire l'entretien monumental de Michka Assayas pour "Les Inrockuptibles" en 1992, qui a tant fait pour évangéliser une nouvelle génération ("Brian Wilson : Interview, Malibu, 1992", Le Mot Et Le Reste, 10 €). A l'époque B.W. avait 50 ans et on n'imaginait pas qu'il tiendrait encore trente-trois ans, même si April March, qui a travaillé avec lui et Andy Paley, m'a toujours certifié qu'il avait tendance à surjouer son personnage pour se protéger. Sur le site de "The Observer", Nick Kent se souvient de ses deux rencontres, en 1980, puis à la fin des années quatre-vingt-dix, quand il a connu une seconde jeunesse avec les Wondermints ("The highs and lows of meeting my hero Brian Wilson"). Les chapitres qu'il lui consacre dans "The Dark Stuff" valent aussi le coup. Il y a vingt-cinq ans Henri Salvador m'avait dit "j'aime pas le rock", je lui avais fait remarquer qu'il y avait quand même des trucs qu'il pourrait adorer comme Brian Wilson. Cet amoureux de ce qu'il appelait les accords vicieux m'avait répondu : "les Beach Boys c'est pas du rock". Quoi qu'il en soit, son apport à la musique va au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Nick Kent : "Était-il un génie ? Je le pense, oui. La musique qu'il a créée entre 1964 et 1966 en est une preuve suffisante. Wilson n'était pas un musicien formé académiquement. Il était aussi sourd d'une oreille. Comment a-t-il pu proposer de si beaux changements d'accords et de telles harmonies, ainsi que des arrangements aussi sophistiqués, cela dépasse tout simplement l'entendement."

Quel symbole de passer du plus incomparable des artistes à The Velvet Sundown : on ne parle que de ça depuis quelques jours, ce groupe entièrement généré par IA, musique, photos, bio, comme désormais une part substantielle des contenus musicaux mis en ligne. En quatre semaines d'"existence", l'album "Paper Sun Rebellion", distribué par Distrokid, a déjà plus d'un million d'auditeurs mensuels sur Spotify (qui l'affiche sans avertissement ni restrictions, le clic n'a pas d'odeur), et ce sera probablement bien plus quand ce magazine sera en kiosque. Enfin on y est, les questions jusque-là théoriques sur l'intelligence artificielle générative s'incarnent dans la réalité palpable. Bob Lefsetz : "Comment cette musique a-t-elle été créée ? Manifestement en moissonnant les plus grands succès de tous les temps". Ce serait assez drôle que ce disque ait été fait à la main, à l'ancienne, et que les mecs aient fait croire que c'est de l'IA pour attirer l'attention, comme la start-up anglaise Builder.ai qui a réussi à escroquer Microsoft et le Qatar en prétendant avoir mis au point une IA innovante alors qu'ils faisaient trimer 700 Indiens. Pour en avoir le cœur net, Rick Beato a essayé d'extraire les stems avec l'IA de séparation de Logic Pro, et il a eu beaucoup de mal. "Dès qu'il y a une chanson avec IA, c'est plein d'artefacts parce que c'est entraîné sur des MP3 de mauvaise qualité, ils n'auront jamais les pistes et les effets d'origine. Et Spotify va les payer pour le travail de tous les autres, compositeurs, artistes, musiciens, ingénieurs du son, producteurs..." Fil, de Wings Of Pegasus : "Qu'est-ce qui va empêcher YouTube ou Spotify de générer des revenus publicitaires en créant leur propre groupe qui n'existe pas ? Éthiquement et légalement, les choses deviennent

très compliquées". Ici la voix ressemble à Neil Young, il y a des bouts d'un peu tout, ce n'est pas mauvais, c'est pire, c'est fongible. Si ce n'était pas fait par une machine, est-ce que ce serait plus pertinent ? N'est-ce pas le moment de poser la question de l'intérêt de toutes ces productions bien foutues mais complètement vides, qu'elles aient de l'IAG ou non ? Et ce million d'auditeurs mensuels ? Sur musically.com, les robots parlent aux robots : d'après Deezer, qui fait un travail remarquable de détection et d'information sur la musique automatique, jusqu'à 70% des écoutes de musique générée par IA seraient frauduleuses. L'armée des ombres.

Céline Calvez, parlementaire très impliquée sur ces questions, me dit qu'il faut faire la part des choses et veut croire que l'IA générative aura aussi de bons côtés en musique, je me demande bien lesquels. S'y fier, c'est méconnaître les processus créatifs, aucune IAG n'inventera "Lightnin' Strikes" ou "Surf's Up". Tel un élève appliqué du conservatoire, la machine peut ingurgiter et analyser le répertoire, l'imiter, faire même mieux, voire carrément des trucs déments par accident, comme l'horloge en panne qui donne la bonne heure deux fois par jour. Mais ce n'est ni une muse ni un médicament qui aiderait à pallier une panne d'inspiration ou une baisse de libido musicale. L'IA générative ne crée pas de "nouveaux défis", c'est la pensée moyenne contre la pensée singulière, qui amplifie le pire déjà à l'œuvre : l'inflation de contenus ; la fausse perfection ; la dévalorisation de la création, au sens propre comme au sens figuré, commencée il y a vingt-cinq ans, et le mythe de la gratuité déjà invoqué à l'époque par les marchands d'algorithmes ; l'ubérisation ; l'obsession statistique, qui transforme les artistes en influenceurs ; la désinstrumentalisation, la désincarnation, la déshumanisation, et la primauté du choisisseur sur le créateur, avec le vieux mythe du "tout a été fait" qui met en avant les "bullshit jobs" décrits par David Graeber, les "superviseurs musicaux" et autres intermédiaires qui considèrent les créateurs et les interprètes comme des soutiers à leur service. "Obéissance et irresponsabilité, voilà les deux Mots Magiques qui ouvriront demain le Paradis de la civilisation des Machines." Georges Bernanos, "La France Contre Les Robots", écrit en 1944 (Payot, 8,50 €).

Sur Apple TV : "1971: The Year That Music Changed Everything", série documentaire en huit épisodes, permet de voir des images de l'Amérique et de Grande-Bretagne peu connues ici, en studio, sur scène, et sur des événements fondateurs comme la révolte de la prison d'Attica ou "An American Family", qui anticipe la télé-réalité, en mille fois mieux.

Michel Gaubert. Illustrateur sonore, il a été un des premiers à incarner cette importance du choisisseur. Il l'a fait avec talent et gentillesse, ce qui le rend tout à fait unique, et avec un amour sincère de la musique qui apparaît à chaque page de ses souvenirs ("Remixed", Fayard, 22,90 €), qu'il évoque ses premiers enchantements, Barry Ryan, Marc Bolan, Bohannon notamment, le concert de Nico et Tangerine Dream à Reims ou ses compositeurs classiques préférés. Ce livre est également inspirant pour sa description du moment, à la fin des années soixante-dix, où certaines personnes vivaient déjà dans le monde d'aujourd'hui, ainsi que sur le sentiment d'isolement qu'on peut éprouver à l'adolescence et la façon dont la musique peut nous aider à "apprendre à apprivoiser l'ennui, voire à le cultiver". Est-ce qu'une IA va s'ennuyer cet été et concocter un nouveau "In My Room" ou "Summertime Blues" ?

"Je suis seul dans ma chanson, qui est au bout du refrain ?"
Paroles Pascal Mounet. □